



MONIQUE FRYDMAN, MATIÈRE ACTIVE

De la même génération que les tenants de Supports/Surfaces, Monique Frydman partage leur militantisme dans les années 1970, troquant le pinceau contre l'activisme. Le retour à l'image, lui, se fait à contre-courant des injonctions de l'époque : « Déconstruisons la peinture », prônent ses contemporains, lorsqu'elle renoue avec la toile à travers des représentations de corps sexualisés, dont la violence du traitement fait rejaillir son sentiment intérieur sur la réalité figurative...

■ PAR EMMA NOYANT

« Rendre visible l'origine du visible »

À partir des années 1980, Monique Frydman renonce à la figuration pour l'abstraction, œuvrant par séries de couleurs tour à tour vives et enténébrées dont elle sonde densité, vibration et diaphanéité. À la question « votre définition de la peinture ? », elle répond : « Une autre forme de connaissance du réel. » Comme dans le *Colorfield Painting* de l'Américain Rothko, surtout attentif à la profondeur expressive de ses toiles, c'est la sensation traduite en actes du peintre qu'exhale cette peinture charnelle, où « la toile reçoit le pigment par imprégnation et le pastel par frotage », comme l'écrit Camille Morineau.

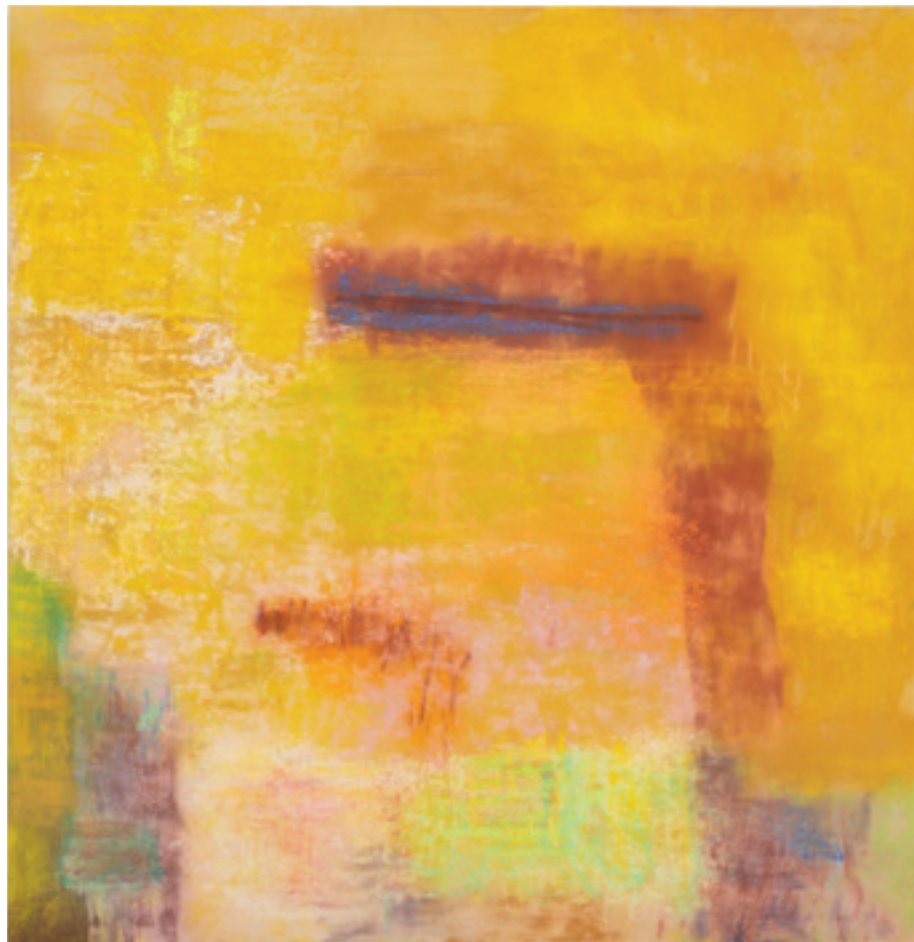
Pour Frydman, la peinture – « un discours en soi » – permet l'accès à ce qui préexiste à la toile. Quelque chose, dit-elle, d'« intraduisible par les mots, qui préexiste dans l'inconscient et relève de l'intuition, de la sensibilité, de l'essence même de l'être, et dont la main va prendre acte dans le tableau ». Reprenant Paul Klee et sa vocation de la peinture non pas à reproduire le visible mais à « rendre visible », celle qui croit beaucoup à l'intelligence de la main dit « essayer de rendre visible l'origine du visible ».

La couleur comme maître

Pour accéder à cet *autre visible*, Frydman porte un regard inspiré sur l'art de ses antécédents, tout en constatant sa



Polyptyque Sassetta. Vue de l'exposition de Monique Frydman, Salon Carré du musée du Louvre, Paris, 2013-14.



Jaune absinthe 1.
1989, pigments et liant
sur toile de coton, 189 x 197 cm.

filiation de fait à des artistes masculins exclusivement, dans un contexte où l'égalité de la représentation des genres dans la peinture reste une bataille à mener. Empruntant à Degas son goût prononcé pour le pastel, à Ernst celui du frottage et au Japon le papier de soie (*washi*) – matériau principal de son travail entre 1979 et 1983 –, Matisse et ses papiers découpés la précède dans la voie qu'elle suit en fixant la tarlatane peinte par des épingles – procédé de fait amovible. Cette même tarlatane que, longtemps, elle s'empêcha d'utiliser, s'imposant « de ne pas toucher à ce qui pourrait se rapprocher de ce à quoi on cantonnait les artistes femmes », lui rappelle en creux les contraintes pesant sur les femmes de sa génération pour leur reconnaissance, que ce soit

par l'assignation à certains matériaux ou la réduction de leur signature au patronyme pour être représentées sur le marché de l'art. Participant à *elles@centrepompidou* en 2009, accrochage des collections du musée parisien avec des œuvres exclusivement créées par des femmes mené par Camille Morineau, Monique Frydman y voit son tableau *Rouge cardée* (2004) en regard d'œuvres de Marthe Wéry et Vera Molnar, dans une salle baignée par les nuances du rouge commun à leurs travaux. Invoquant le « Madame Bovary, c'est moi » de Flaubert, l'artiste souligne que dans la peinture, il n'y a pas de genre. « Et c'est peut-être pour ça que je suis peintre, d'ailleurs », explique-t-elle. Si le champ rougeoyant de son tableau de 2004 fait écho à *L'Atelier rouge* de

Matisse découvert lors d'une rétrospective de 1992 à New York, ce sont plus encore les vibrations chromatiques perçues chez Rothko, où la couleur se fait lumière, que son tableau tend à prolonger. Portée par « les espaces intérieurs que lui ouvrent ces chefs-d'œuvre », Frydman goûte l'expressionnisme abstrait américain – celui de Newman, Pollock ou De Kooning – dont l'urgence de peindre résonne en elle. Fin 2013, inspirée par l'éclat des tons du *Borgo San Sepolcro* peint par le Siennois Sassetta au Quattrocento, elle expose au Louvre un polyptyque biface, reprenant ses dimensions. Dans cet hommage au chef-d'œuvre, c'est la couleur qui tient lieu de figure, laissant s'évanouir celles du retable primitif, de même que dans sa série



Amarante, série *Les Éclats*.
2004, pigments, toile humidifiée, 250 x 250 cm.

Des saisons avec Bonnard, la profusion du jaune intensifie l'éblouissement impressionniste et le croisement des couleurs en transparence dialogue avec « les damiers d'un morceau de nappe, de mosaïque, qu'elle peut voir dans les tableaux de Bonnard » (Camille Morineau).

« Le temps de peindre »

Pour celle qui voyage dans la peinture – traquant cette juste luminosité que Gauguin trouva à Tahiti ou Agnès Martin au Nouveau-Mexique –, le temps de peindre se conjugue indéfiniment au présent.

Monique Frydman en quelques dates

Née en 1943 à Nages (Tarn). Vit et travaille à Paris et Senantes.

Exposition récentes

2018 *Le Temps de peindre* (avec la galerie Bogéna). Espace Communes, Paris

À venir

Créatrices. L'Émancipation par l'art, exposition collective.

Musée des Beaux-Arts, Rennes. Du 29 juin au 29 septembre 2019

At the Gates, exposition collective. La Criée – Centre d'Art contemporain, Rennes. Du 15 juin au 25 août 2019

Monique Frydman. Galerie Dutko, Paris. Octobre 2019

Art Miami (stand galerie Bogéna). Du 3 au 8 décembre 2019

À paraître

Le Temps de peindre. Carnets d'atelier de 1975 à 1990. Préfaces d'Éric de Chassey et Georges Roque. L'Atelier contemporain – 30 €. Octobre 2019

Déroulant des rouleaux peints dans les années 1988-91 et constatant leur actualité au regard de ses dernières toiles, Frydman observe que « le temps de l'artiste n'est pas linéaire mais fonctionne en boucles, dans un langage qui est le répertoire de l'artiste ». Souscrivant à la pensée de Deleuze voyant dans le fait pictural une « explosion du temps », l'artiste évoque une chronologie éclatée : « Par un continuel enrichissement du geste et une préoccupation similaire, je peux me situer dans le même temps que des décennies auparavant. » Le reste se passe à son insu. C'est-à-dire par un hasard aidé dans le processus créatif, en érigeant l'accident en méthode pour mieux se laisser surprendre. « C'est la part d'énigme qui permet que l'œuvre continue. »

Répétant certains processus de travail tactiles, les compositions de Monique Frydman s'étoilent dans des traces simultanément produites, à la fois proches et singulières. En 1994-95, elle disperse aléatoirement sous la toile des cordes trouvées dans son atelier afin d'en obtenir l'empreinte à l'aveugle, par frottement. Même protocole, même format, mais un résultat ouvert, qu'elle découvre en aval, où le regard prend acte a posteriori de ce que la main révèle – quitte à y revenir par d'éventuelles reprises. Réitérant le procédé du frottement de manière obsessionnelle – et s'interrogeant sur « ce qu'elle y traque de façon permanente » –, Frydman se refuse au geste contrôlé et compte aussi sur les lois du matériau pour produire de la surprise : une manière de considérer la couleur – et toute la peinture – comme active. ■



Vue de la galerie Bogéna, Saint-Paul-de-Vence.

LA GALERIE BOGÉNA, REFLET D'UNE VIE SANS FRONTIÈRES

Expatriée pendant douze ans aux États-Unis puis au Japon, Bogéna Gidrol s'y forge un regard de l'art balayant les frontières avant de s'installer comme marchande à Saint-Paul-de-Vence. Depuis, l'activité hors-les-murs de sa galerie, tournée vers les pays où elle a vécu, est pour elle un trait d'union entre les continents.

Quand elle rentre de Tokyo en 2000, Bogéna Gidrol ouvre sa galerie à Saint-Paul-de-Vence. Berceau de l'art moderne, le village perché dans l'arrière-pays de Nice a vu passer bien des artistes ayant fait l'histoire du XX^e siècle : Picasso, Chagall, Braque ou encore Miró ont pu forger sa réputation. « C'était naturel de s'y établir », explique-t-elle car, passionnée par les modernes, la galeriste les fait dialoguer avec les artistes contemporains qu'elle défend, depuis l'usage du papier de soie et de l'encre de Chine par Zao Wou-Ki se prolongeant chez Monique

Frydman jusqu'à Manolo Valdès, dont la technique du collage avoue sa dette à Matisse. Sa propre sensibilité constitue l'autre fondement de sa galerie : « Je ne représente que des artistes qui me bouleversent et c'est pour ça qu'il existe une homogénéité dans la galerie. » D'origine tchèque, Franta en est l'exemple, voire le catalyseur de la vocation de la galeriste. Dans les années 1990, sa rencontre s'est avérée décisive à un moment où, son époux ayant été muté à New York, Bogéna Gidrol ne pouvait plus exercer en tant qu'architecte. Et lorsqu'en 2013 elle quitte le centre de Saint-Paul-de-Vence pour s'établir avec son nouvel associé Christopher Holder aux environs de la Fondation Maeght, c'est à ce peintre de l'irréductible humain qu'elle consacre son exposition inaugurale. S'ensuivent Antoni Tàpies, Ernest Pignon-Ernest, Ousmane Sow, Monique Frydman, James Coignard, dont elle montre également les œuvres de façon per-

manente. Ce soutien accompagne également des peintres moins connus, comme Nathalie Déschairs ou Bernard Abril. Autre point d'ancrage, le Japon, dont son départ n'a pas évacué ses collaborations avec des institutions muséales et galeries. Pour Monique Frydman, avec qui elle collabore depuis vingt ans, elle a été commissaire de l'exposition *L'Empreinte de la couleur* à l'Espace Tag Heuer à Tokyo dès 2000, coordonné *No man's land* avec l'artiste à l'ambassade de France en 2009 ou encore organisé sa monographie au musée d'art contemporain de Kanazawa (2011-12). Connaissant l'importance d'une reconnaissance internationale, Bogéna Gidrol exposera ses œuvres cet hiver à ArtMiami et Palm Beach Modern + Contemporary en Floride, puis à Art Paris, où elle a son stand chaque année depuis 2014, et où les grands formats diaphanes de Frydman ont retenu l'attention lors de l'édition 2019. ■ Emma Noyant

Prochaines expositions à Saint-Paul-de-Vence

Jean-Marie Fondacaro, Jean-Patrice Oulmont, Denis Chetboune. Du 6 juillet au 23 juillet 2019

Guy Ferrer. Du 27 juillet au 20 août 2019

Jeff Bertoincino. Du 24 août au 15 septembre 2019